

articulations sont enflées, les mains pleines d'ampoules. Je viens pourtant à bout du chemin à travers la neige. Dans l'aube grise, je déterre les outils et je rampe vers mon deuxième arbre, je creuse et je me trace un chemin vers lui, je scie, je tape, je mords dans l'arbre, je l'abats, je me jette dessus, suant, fumant, jurant, jusqu'à ce qu'encore une fois j'aie devant moi sa chair nue et aromatique. Perpétuellement tinte le cristal de la neige. Dans cette subtile obsession sonore, je viens à bout de mes arbres. Chaque mouvement m'élanche et me cuit. Je pose la scie avec fureur, je balance la hache, j'enfonce le coin sous l'écorce. Les dents, le fil des outils brûlent. Je suis loin derrière les autres. On n'entend presque plus leur hache ni le grincement de leur scie dans cette brume blanche. La neige monte de jour en jour. Souvent les rafales m'aident à abattre. Je trime comme un chien sur l'arbre pour qu'il ne s'écartèle pas. Couché au pied, le tronc penchant au-dessus de moi, ma conscience est passée dans l'arbre, je sens son poids sur la lame de la scie, je perçois la tension des fibres du bois, je les sens éclater et geindre, souvent dans la tempête, j'attaque à peine de la scie que déjà l'arbre commence à tomber, je scie encore que l'arbre s'abat près de moi, de toutes ses branches sifflantes. Quelques-uns des autres sont couchés avec la fièvre, l'un a le pied gelé, l'autre est simplement allongé à gémir, et tout le monde le prend pour un simulateur. Les malades sont réexpédiés en ville, les survivants continuent. Des chevaux sans âge viennent traîner les arbres abattus dans la vallée. S'ébrouant dans la neige, ils ressemblent à des monstres marins avec leurs longues crinières noires, leurs yeux étincelants, leurs mufles fumants. Les charretiers sont de Niflheim, ils sont vêtus de peaux à longs poils, et leurs faces masquées par des barbes dures. Ils profèrent des sons gutturaux inintelligibles, et ils dorment la nuit le long de leurs bêtes. Chaque soir nous nous retrouvons autour de la table. Les joueurs battent leurs cartes et les revues tournent leurs feuilles. Les voix sont lourdes de sommeil. Nous sommes comme des scies ou des haches qui apprendraient à parler. Une voix lance le mot cinéma ou danse, et les yeux se perdent dans un rêve qu'il faut chasser en l'effarouchant de la main. Le farceur nous fait rire quand il va aux latrines, en disant si on téléphone pour moi je suis au bureau. L'idée d'un téléphone ici au bout du monde déclenche le rire à chaque coup. Il arrive qu'on l'appelle : Hé, Langer, le téléphone pour

toi, et tout le monde se plie de rire. Le dimanche seul éveille en nous les vellétés d'une autre vie. Le dimanche nous restons sur les lits à nous étirer et à bâiller, à écouter le vol paresseux des mouches contre les vitres. Dans ce vide oisif, nous jetons des coups d'œil furtifs vers la sœur qui est là, muette, à se faire les cartes. Aussi lancinantes que la ronde des mouches sur la vitre, nos pensées volent autour de ses seins lourds et de ses hanches. Certains partent à skis pour le prochain village, plusieurs heures de route pour rester un moment là-bas au café, lire les journaux, écouter la radio et revenir le soir plus fatigué que par une journée de travail. Nous sommes assis et nous ruminons, cernés par les forêts. La neige pèse sur nous. Les lèvres bougent, murmurent un vague calcul de bilan hebdomadaire. Les mouches font leur ronde à la vitre, et les hommes font leurs calculs sur du papier gras. Je vois ces formes érodées, avares autour de la table, les teintes passées des habits, les veines du bois, les encoches, la cafetière bleue avec ses taches de rouille, la pipe dans le cendrier, les mains jointes par la fatigue. La maladie que j'avais au départ est finie. Je me sens en forme parmi les travailleurs de cette Sibérie. Je me suis fait à la cabane et au travail, les autres besoins réapparaissent. Et là encore je me heurte chez mes compagnons à une résistance, au refus et à une méfiance sourde. J'ai proposé de faire envoyer des livres, mais personne ne veut lire. On ne voit pas les livres d'un bon œil, on dit en ricanant que ça n'est que pour les sédentaires et les rats de bibliothèques. Je leur en offre quelques-uns que j'ai fait venir, mais ils y jettent à peine un coup d'œil. Ils me laissent lire sans en rire, parce que j'ai montré que je sais travailler comme eux, mais ils me regardent avec pitié en se demandant à quoi ça peut me servir. Que j'écrive ou dessine parfois, les déconcerte aussi. Ils me mépriseraient si je n'étais pas tous les jours avec eux dans la forêt. Quand j'ai parlé de l'absence des conditions élémentaires d'habitat et d'hygiène en disant que seule était prévue la bouffe dont on nous empiffrait, ils m'ont regardé d'un air suspect et m'ont répondu qu'ils gagnaient bien, mieux que d'autres. Ils n'ont rien contre le gouvernement et l'ordre social de leur pays. L'art et la littérature n'existent pas pour eux, puisqu'ils n'ont pas encore commencé de vivre selon des conditions dignes de l'homme. Le fait qu'une fois passé l'épuisement des premiers jours, j'aie pris l'habitude de me laver leur semble